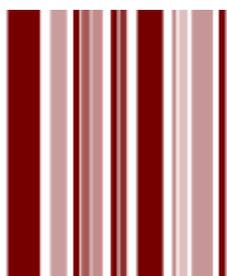
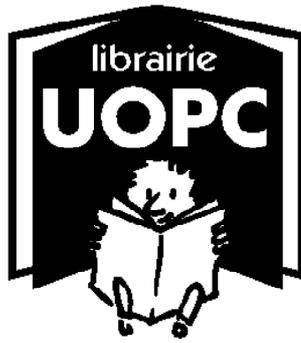


Ravage



N°2 2012



Livres religieux - Littérature générale - Sciences humaines
Livres Jeunesse - Jeux éducatifs - Audio-visuel

14-16 Avenue Gustave Demey, 1160 Bruxelles.

à l'angle du viaduc Herrmann Debroux et du Boulevard du Souverain
face au terminus du métro Herrmann Debroux
bus 34 - 41 - 42 - 72 tram 94

E-mail : administration@uopc.be

site : www.uopc.be

☎ 02/648 96 89 📠 02/648 61 72

Evola Software



www.Evola.be

New !!! ECompD

Comparer tout sur Windows

Fichiers - DB2 - Oracle -
MS Access - Excel -

Edito

Ami lecteur,

Une nouvelle année commence ; Ravage maintient le cap. Quel plaisir l'équipe a eu à recevoir tes retours divers, tes textes, tes propositions pour améliorer tant la forme que le contenu. Tu as répondu présent, tu n'es pas resté passif ou indifférent au premier numéro et nous tenions à te remercier.

Au-delà des vœux de circonstance, il faut, je crois, inscrire une fois pour toutes une définition de ce qu'est Ravage, définir ensuite en quelques lignes sa direction, sa place.

Ravage est une plateforme d'expression intellectuelle et créatrice, proposant un espace aussi libre que la pensée le permet, pensée vue comme un flux continu dont l'immobilité signifierait l'absence.

Le tout, bien sûr, dans un respect de l'être humain, l'absence de violence gratuite sous couvert de l'art, et une neutralité politique non pas par absence de convictions assumées ou non au sein de son contenu mais par un désir affirmé de reconnaître toute expression jugée pertinente sans tenir compte de sa provenance politique, expression dont l'analyse critique, profonde, sans concession est nécessaire où le danger d'un message dogmatique est toujours présent face à une rhétorique qui, habile, peut volontiers jouer les cache-misère d'une idéologie extrémiste.

Quant au but de tout cela, il est très simple : participer et permettre à quiconque de participer à l'aventure de la littérature, de la pensée.

Il est malheureux de constater que la création fait peur autant qu'elle fascine et, faisant fi des maladresses, des tâtonnements, des essais peut-être chancelants et malhabiles, Ravage essaie d'être le plus ouvert possible et comprend que le génie de la création ne réside pas dans l'objectif, mais dans la tentative.

Aussi, je n'hésite pas à considérer Ravage comme une immense tentative sans cesse renouvelée, une promesse d'écriture plurielle et sincère.

Je garde bon espoir, puisqu'aujourd'hui déjà, Ravage tient parole.

Guillaume Sørensen

Ravage est un magazine bilatéral ! Envoyez vos idées, vos textes/ dessins/créations, vos avis, un mot gentil,...

ravage.magazine@gmail.com

<http://www.ravage.magazine.over-blog.com>

Join Us on Facebook : Ravage

... pour plus d'info !

Ravage Magazine

Editeur responsable : Diffusion Universitaire Ciaco (DUC)

Comité : Charlier Tanguy, Feltz Julie, Frantzen Benjamin, Sørensen Guillaume

Rédacteurs externes numéro 2 : Abylie, Delhousse Jeanne, Clement Arnaud, Lising Charlotte, Pochet Thierry, Robio Leyla, Scippo Sarah

Tous certifient être les auteurs des textes publiés sous leur signature.

Nous ne sommes pas des auteurs professionnels respectez nos textes !

Nous vous rappelons qu'en vertu de la loi, les auteurs disposent sans aucune mesure spécifique de tous les droits concernant leurs œuvres respectives. Cela signifie, entre autres, l'interdiction pour tout tiers de copie, partielle ou complète, redistribution ou modification des dites œuvres, et ce, pour tout pays, sans l'autorisation expresse de son auteur. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter la loi belge du 30 juin 1994 sur les droits d'auteur et droits voisins.

Partie I

Ravage est avant tout un magazine de création littéraire, je veux dire ici que nous proposons une plateforme d'échange auteurs-lecteurs. Dans cette partie, de jeunes auteurs vous proposent leurs textes – poétiques, théâtraux, de tous genre déjà établi ou non –. Nous vous invitons à y réagir, à nous envoyer des commentaires, pourquoi pas des textes de réponse, nous les publierons peut-être et les ferons parvenir aux auteurs. C'est cela même le sens du mot **échange**. Les lecteurs ont aussi leur place dans ces pages.

J'aimerais pourtant, avant que vous ne parcouriez cette partie à la recherche de la moindre erreur, vous immerger un instant dans la peau d'un auteur qui y aurait publié. Pour les non-écrivains parmi vous, sachez que « lâcher » un texte, l'offrir à la publication, fait souvent peur. Il s'agit du plus profond de nous-mêmes que nous vous exposons sur un plateau, sans autre barrière que celle de la forme, et encore. L'écrivain travaillant en solitaire, nos doutes et peurs ne peuvent être parfois résolus avant la publication. C'est donc réellement le fruit des entrailles de beaucoup de jeunes écrivains que vous allez lire ici, et le courage de beaucoup à vous les montrer.

Vous avez touché à la genèse de l'éventail de textes que nous vous proposons dans ce numéro, venons-en maintenant à leur achèvement : bonne lecture !

Ceci est l'histoire d'un garçon, et d'une fille. Ils ne sont pas encore homme et femme, mais le sont pourtant déjà depuis longtemps.

Aujourd'hui cela se matérialisera un peu plus encore.

Il est âgé de dix-huit ans, elle de dix-sept.

On leur a dit qu'il était trop tôt, qu'ils avaient tout le temps. On leur a dit que ce n'était qu'un titre, et qu'ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient, qu'ils n'en seraient pas moins amoureux, mais de faire les choses dans les formes. On leur a dit de vivre d'abord, et de voir ensuite.

Alors c'était donc ça ? Le mariage était la fin de la vie ? Était-ce une mort ?

Bien, si c'était le cas, ils avaient prévu de mourir ensemble de toute façon.

Il avait une théorie. Le mariage, c'est s'unir avec la personne avec laquelle on est proche au moment où on est en âge de se marier.

Pourtant, il avait toujours cru que c'était une affaire d'amour, sincère et pur. On lui avait pourtant répété que l'amour ne dépendait pas de l'âge ? Ou était donc le problème alors ?

Peu importe, il ferait une fois les choses différemment. Ils se marieraient par amour, pas pour partager la maison le jour de leur divorce. Il n'y en aurait pas.

Soit, ils ne leur laissèrent pas le choix. Avec ou sans eux. Ç'aura été avec.

Il la regardait devant elle. Il voyait en elle sa mère, et son enfant.

Il voyait en elle une personne qui le protégerait, une personne qui pourrait le prendre dans ses bras et lui faire oublier que responsable il était, qui pourrait le décharger de tout, ne lui laissant pour vivre que le besoin qu'il avait d'elle.

Il voyait en elle sa propre fille, une personne qu'il pourrait aider, qu'il dirigerait pendant ses moments de difficultés, une personne qu'il pourrait soutenir et dont il accepterait les choix comme si ils étaient les siens, car siens ils étaient en partie.

Il était une partie d'elle, et elle une partie de lui, fractales de la vérité. Ça, c'était elle qui l'avait découvert, il l'avait accepté, car il la sentait en lui autant qu'il se sentait en elle. Maintenant il savait exactement quelle partie de son corps n'était pas sienne.

Il avait compris que le cœur qui battait dans sa poitrine ne lui appartenait pas. Si il avait battu pour lui des centaines de mois, son propriétaire l'avait récupéré, et il n'avait maintenant plus le strict contrôle dessus.

Tout ça pour dire que quand il la regardait, là, face à lui, dans sa robe blanche, ce n'était pas elle qu'il voyait. C'était eux.

Dans son visage, pas un sourire, pas un plaisir. Le bonheur. Son visage était détendu, il avait atteint l'équilibre, et semblait incapable de s'en écarter. Plus que l'instabilité d'une quelconque émotion, elle exprimait la paix.

La paix de vivre enfin.

La paix de dire oui.

David Joiner

Rêverie II - Louvain la Neuve

J'ai fait un rêve de briques rouges
Aux formes rondes et rieuses
Qui me parlaient de galbées amoureuses
Et de copains longtemps inconnus.
Un frisé l'autre fripon
J'égarai ses avances
Avais-je une chance douce
Avec la fraîche rousse ?
Et sa serviette en bandoulière
Ses dents comme avant sans passé
Tombaient dans une terre glaise
Celle dont on fait les pavés.

Guillaume Sørensen

Tout est visible à celui qui écoute
Tout est audible à celui qui sait voir
Tout est sensible à celui qui goûte
Et nos narines nous font savoir
Que tout est dansable à celui qui pleure

Arnaud Clément

Nos chères sanglantes

Donne-moi tes veines
Je te donnerai mon sang
Donne-moi ton corps
Je te donnerai mes seins
Prête-moi ton doux visage
Je t'offrirai mon langage
Prête-moi ton jardin
Je t'offrirai des lilas.
Laisse-les pousser dans ta maison
Ils fleuriront en automne
Dernier je suis arrivée
Comme d'habitude
La dernière
Derrière le poirier
Il y a des pommes
Cueilles-les et manges-en avec moi
Perds-moi de vue
Tu ne me perdras pas de cœur
La dame a épousé le valet
Quelle honte
Mais quel amour
Cela valait la peine d'être
Dame à l'honneur
Quand on n'a pas l'honneur d'épouser un roi
Roitelet qui ne valait rien
- disons-le -
Et même bien moins qu'un valet
Mais la reine qui reste dame
Se joue des cartes
Et le 9 devient le 6
Et le 7 triche ;
Il n'est pas symétrique
Je te cherche,
Ne m'offre pas ce tas de feuilles
Offre-moi quelque chose de joli
Et qui fait peur à la fois.
Donne-moi ton sang
Et je t'embrasserai
Ma salive deviendra rouge
Et nous serons unis à vie.

Abyzie

Mort et résurrection d'Anastase René

Ces innombrables heures perdues que je passe devant la feuille blanche, ces heures où je vois le cahier ouvert, qui semble rire de moi, la blancheur impitoyablement vierge, la tête appuyée contre ma main, comme si de cette position allait enfin jaillir quoi que ce soit : un désenchantement. Chaque instant que je passe devant cette page moqueuse, cette page qui me résiste, qui conserve pour elle son immaculée blancheur, ce sont des heures où je me retrouve tout à coup ridicule.

Pas une muse ne vient à mon secours, pas la moindre once d'inspiration pour me sortir de cette situation embarrassante. Je regarde la feuille qui me regarde, comme un miroir atroce, un ricanement d'horreur : l'absence de toute écriture dans le cahier, c'est le signe impitoyable de ma propre absence à moi-même. La vie m'échappe et je ne suis qu'une ombre, je le comprends à cette paralysie qui empêche ma main d'écrire. Je ne suis plus dans ma propre vie, ni même dans mon propre corps. Ma vie, c'était de pouvoir lire dans les interlignes des choses que je voyais, des émotions que je ressentais, et ce que j'avais lu, je le retranscrivais ensuite. Maintenant je n'y parviens plus, je suis déjà un peu mort. Vous allez me dire : « on est mort où on ne l'est pas », mais je vous garantis que l'on peut être un peu mort.

Autrefois, il faut croire que les choses étaient différentes, quoique, car il me semble que j'ai toujours été dans cet état de demi-vie, de demi-mort. J'ignore exactement comment était mon existence d'avant. Je n'ai que quelques indices matériels pour me remémorer la place que j'occupais autrefois, le rôle que j'avais pour moi et pour les autres. Sans ces indices, je sombrerais dans l'oubli total de mon passé, car il me semble que mes souvenirs m'échappent. Ma mémoire laisse filtrer trop de détails et les émotions, par dessus tout, celles que je ressentais auparavant, m'ont l'air lointaines, confuses, incompréhensibles. Celles d'aujourd'hui, de maintenant, je ne les comprends pas davantage.

Qui étais-je ?...

Une chose à peu près certaine est que j'étais un écrivain à succès ; mon nom était Anastase René. Je peux vous l'affirmer car ce nom figure sur les romans que j'ai produits il y a si longtemps déjà, à cette époque où je m'avançais à travers les forêts de mots, les images heurtantes et bouleversantes de mon quotidien d'alors. Ma vie était pleine de passions qui me déchiraient les unes après les autres, j'étais un écrivain à succès, mais un écrivain engagé : je croyais à la fougue de mes écrits comme à une Bible. Ne faites pas semblant d'ignorer : vous avez lu tous mes textes, tous mes romans, vous les avez dévorés avec la voracité incontrôlable des pulsions que l'on sait nous dominer en dépit de toute volonté. Je faisais la une de tous les prix, mes romans étaient affichés dans toutes les librairies. Si je retournais me balader en ville et que je passais chez n'importe quel libraire, je ne doute pas que j'y verrais encore une trace de ma vie d'avant.

Je n'étais pas heureux pourtant, cela je le sais. Je me souviens maintenant de crises où la mélancolie me déchirait profondément, j'étais transporté vers les sommets les plus abrupts, les plus rudes de la pensée humaine. A cette époque où la vie était si haletante, si violente, souvent je désirais en finir. Je dormais avec un revolver dans ma table de chevet.

Une nuit, je me rappelle avoir placé le revolver dans ma bouche, dirigé droit vers ma cervelle que j'apprêtais à brûler sauvagement. C'est un élément fortuit qui m'a arrêté dans mon geste ; au dehors, j'entendis que l'on forait quelque chose à ma porte d'entrée, puis le bruit de la porte en s'ouvrant me fit sursauter, je retournai mon revolver vers l'ennemi dont j'ignorais encore le visage, l'identité même de cet hôte indésirable, je n'aurais pu la deviner. J'ouvris la porte de ma chambre, doucement, et j'entendis des pas. Soudain, je me retrouvai à terre et j'eus à peine le temps de constater que du sang frais coulait de ma jambe. Les malfaiteurs durent me croire évanoui, ils fouillèrent mes affaires sans plus m'accorder d'attention ; je me glissai au-dehors de la pièce, et je parvins à quitter les lieux, tant bien que mal.

Je ne sais combien de temps j'attendis, dehors. Je me surpris soudain à ne plus sentir aucune douleur, je marchais librement dans la nuit. La lune au-dessus de moi était ronde, comme une femme enceinte, qui s'apprête à donner lieu à une nouvelle histoire, un commencement inédit. Je courais follement à travers les bois, je me frayais un passage parmi les arbustes, longuai des ruisseaux perdus au milieu de forêts noires et denses. L'aube n'était pas encore là et il faisait toujours aussi sombre lorsque je regagnai la rue où se trouvait mon habitation. La vision que j'eus alors me plongea dans un désarroi profond, qu'aujourd'hui encore je ne parviens pas à expliquer. Je me vis moi-même creuser une fosse, dans le jardin, et y jeter un corps dont la cervelle avait été grillée, à l'endroit même où j'avais dirigé l'arme.

Silhouette trouble à travers une ruelle. Une jeune femme, fugitive et sauvage, un chat affolé qui s'enfonce dans la campagne.

Mes cheveux battent mes joues, s'immiscent dans mes yeux. Je les repousse d'un geste pressé. Le vent tout autour de moi, je cours. Là, un arbre majestueux. Il me domine maintenant. Je ne le connais pas ; pourtant, je sais tous ses traits, ils sont déjà imprimés sur ma rétine, comme si je ne courais que pour le trouver, lui. Douleur en moi. Je pose une main sur son tronc plein de sillons et de mousse verte. C'est rugueux. Les branches valsent doucement au-dessus de ma tête, je ne tremble plus, les sanglots dans ma gorge s'apaisent un peu. Il ne reste qu'une longue plainte égale. Je la donne à l'arbre. Je lui montre combien j'ai mal à l'intérieur de moi, ce que le fer a imprimé, je lui offre les larmes sous mes yeux, ma respiration sifflante et l'impression que je ne pourrai plus jamais bouger. Le tronc tangué doucement. Rester immobile, ici, jusqu'à la fin des temps, ne plus souffrir, jamais. Les feuilles bruissent dans le vent qui faiblit. Des images passent devant mes yeux, de longues tuniques noires et une croix contre le mur... Douleur soudaine, j'hâlète.

Je lui ai tout sorti, tout déballé, je reste prostrée à son pied, sur ses racines pleines de vie. Son tronc qui se coupe en deux au-dessus de moi, ses feuilles, ses branches comme des mains, frémissent. *'Que me donnes-tu là ?'* Semble-t-il murmurer. *'J'ai vu passer tant de souffrance, pourquoi m'accables-tu de ton mal ?'* Je ne sais pas bouger, je reste là.

L'arbre vibre de toute sa lamentation, contre moi, dans mon dos. Il dit que les hommes sont cruels, qu'ils devraient garder leurs problèmes. Doucement, pourtant, il m'enveloppe de sa présence, m'entoure de ses bras. Le soleil est parti, les feuilles ne brillent plus, elles sont des ombres chinoises devant mes yeux. L'arbre me sent, il sait à quel point je suis une petite chose, faiblarde, il voit des hommes aux chapeaux étirés vers le ciel, le feu et l'horreur dans mes yeux, des coutelas rouillés, les contours d'une bâtisse de pierre. Il me raconte le bruit du vent, de la rivière qui coulait ici il n'y a pas si longtemps, il me raconte des hommes en peau de bête qui ont entamé son flanc, il me montre la pulsation de la blessure maintenant engloutie sous des couches de bois, de vie. Ce sont ses mots à lui, ses mots d'arbre. Il essaie de comprendre ma petite existence mais c'est si court, un souffle, je suis une feuille qui naît au printemps et tombe en automne. Il sent la souffrance que je lui ai donnée, même s'il n'en saisit pas la cause. Ma chair se glace quand il me montre l'orage, je frémis avec lui quand il m'apprend le soleil qui se couche et le parfum des fleurs des champs.

Peu à peu, il pousse la petite chose à se relever. Elle s'appuie contre lui, il lui souffle la musique au creux de l'oreille, elle se balance avec le vent de gauche à droite. Un pas, puis l'autre. La petite chose se retourne, jette un regard hésitant mais sûr puis s'éloigne pas à pas, la couleur de l'herbe dans les yeux et la chaleur de la sève dans le cœur.

J'ai oublié mon mal quelque part près d'un arbre. Je marcherai longtemps.

TOMBER DANS LE TROU

A Mais qu'est-ce qu'on fait là ?
B Vous avez vu ? Il y a des gens.
A Des gens ?
B Mais oui, là, devant... C'est plein de gens !
A Ah oui... Ca, c'est parce qu'on est au théâtre.
B Au théâtre ?... Pourvu qu'il y ait pas mon beau-frère !
A Qu'est-ce que ça peut vous faire ?
B On voit que vous connaissez pas mon beau-frère !...
A Mais qu'est-ce qu'ils attendent pour continuer ?
B Continuer quoi ? Qui ?...
A J'ai peur de comprendre...
B Vous en avez de la chance ! Vous pourriez peut-être m'expliquer...
A Ils doivent être tombés dans un trou.
B Tombés dans un trou ? Mais qui ?...
A Ceux qui nous jouent.
B Alors là, je comprends de moins en moins... Ceux qui nous jouent ?
A Vous allez voir, c'est pourtant simple : qui êtes-vous ?
B Qui je suis ?... Mais je suis... Alors ça, c'est extraordinaire, je ne m'en souviens plus !
A C'est bien la preuve... Nous sommes des personnages de théâtre !
B Des personnages de théâtre ?
A Ca ne vous fatigue pas de répéter tout ce que je dis ?... Nous sommes des personnages de théâtre et l'acteur qui nous joue est tombé dans un trou...
B Un trou dans le plateau ? Le trou du souffleur, peut-être ?
...
A Non !... Encore que ça vaudrait peut-être mieux... Il doit être tombé dans un trou de mémoire...
B Il a oublié son texte ?
A Tout juste ! Et nous, on reste en carafe !
B Parce que nous, on n'a pas de mémoire ?... Parce qu'on n'est pas des comédiens ?...
A On n'est que des personnages...
B Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?
A A qui le dites-vous ?... J'ai déjà entendu ça quelque part...
B Ah oui ? Ca m'est venu comme ça, d'un coup... Une inspiration et... l'affaire est dans le sac !
A Fourbe !
B Vous croyez que ça peut durer longtemps ?
A J'en sais rien... J'ai déjà eu ça une fois, c'est très dérangeant ! Ca vous... chatouille ! Ou plutôt ça vous gratouille !
B Attention, ne confondons pas... Est-ce que ça vous chatouille ou est-ce que ça vous gratouille ?
A A nous, le temps semble long... Peut-être que sur scène, ça peut aller vite ; c'est peut-être déjà reparti... Mais pour nous, coincés entre deux neurones d'un comédien fatigué par la répétition générale, le temps est démultiplié par l'angoisse...
B Vous ne croyez pas qu'on peut l'aider ?
A Le comédien ?... Comment ?
B Je ne sais pas, moi... On pourrait essayer de lui souffler les répliques...
A Les répliques de quoi ? On ne sait même pas qui on est, on ne sait même pas dans quelle pièce on joue, on est noyé dans le répertoire...
B C'est juste... Et, à moins de venir du théâtre engagé ou de l'agit-prop...
A ...bonne chance pour fonder un syndicat contre les trous de mémoire !...

B Que fait là votre main ?
A Je tâte votre robe, l'étoffe en est moelleuse...
B N'en profitez tout de même pas...
A Pour être dévot, on n'en est pas moins homme...
B Ah non, c'est un peu court, jeune homme...
A Vous voulez que je continue ?
B Non, mais j'essaie de le... On pouvait dire, oh Dieu, bien des choses, en somme...
A Ouh... Vous, à vue de nez, vous cherchez la tirade !...
B Pourvu qu'on ne soit pas dans le théâtre de l'absurde... Les gens qui se transforment en rhinocéros, les cadavres qui grandissent, les chaises qui envahissent le plateau... Bonjour la fatigue, avec ces gens-là !
A A propos... Et la cantatrice chauve ?
B Elle se coiffe toujours de la même façon... Bon, on s'en va ?
A On ne peut pas.
B Pourquoi ?
A On attend Godot.
B Vous plaisantez, là ?...
A Non non mais j'essaie de...
B Vous savez, parfois c'est pas dans un trou de mémoire que l'acteur est tombé, c'est l'auteur qui bloque... La fameuse crampe de l'écrivain, l'angoisse de la page blanche... C'est encore plus long, coincé entre les neurones de... Ho... Ho ho... C'est à vous s'il vous plaît que ce discours s'adresse...
A A moi ?
B A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse ?
A Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi... Et je n'attendais pas l'honneur que je reçois...
B Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?
A Vous déconnez, là ?...
B Non non mais j'essaie toujours de le...
A Bien sûr, c'est tragique... Mais dans une circonstance grave et familiale comme celle-là, il faut se conduire en homme... Il faut se dire, bon, c'est vrai, je viens de casser ma biscotte... Mais je suis encore jeune et je vais remonter la pente !
B La biscotte, vous l'avez entre les deux oreilles... Qu'est-ce que c'est que cette connerie de biscotte ?
A Ah ! Qu'en termes choisis ces choses-là sont mises...
B Vous travaillez du chapeau avec votre biscotte !... Vous avez le manteau d'Arlequin largement déchiré !... Vous êtes puéril avec votre biscotte !
A Je suis jeune, il est vrai... Mais aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années !
B Et alors, je voulais vous demander... Vous croyez qu'on est quoi ?... Des hommes ? Des femmes ?... Autre chose ?
...
A Difficile à dire... Depuis le théâtre élisabéthain où les rôles de femmes étaient tenus par des hommes... Et sans compter les expériences plus ou moins heureuses de certains metteurs en scène d'aujourd'hui... C'est devenu drôlement difficile à dire...
B *Criant soudain* Oh ! Femme ! femme ! femme !... Créature faible et décevante... Aucun animal créé ne peut manquer à son instinct, le tien est-il donc de tromper ?
A Qu'est-ce qui vous prend de hurler comme ça ?
B Si ça se trouve, je vais me réveiller dans cinq minutes dans la peau d'une soubrette ou d'une ingénue alors j'en profite tant que je peux... Sur le personnage que..., enfin qu'on va... Vous voyez ce que je veux dire ?...
A Je vois, oui...
B Vous avez aucune... ? Aucun nom, aucun souvenir, aucune réminiscence... ?

- A C'est très vague... Comme une bouffée de... Comme une petite madeleine trempée dans une infusion de tilleul...
- B Oh... Proust, ma chère !...
- A Il s'appelle Juste Leblanc !
- B Ah bon, il a pas de prénom ?...
- A Ecoutez, ça arrive qu'on n'ait pas de... Pas de... Parfois, le personnage dort toute la soirée... L'acteur ne vient pas le déranger. Parfois il tire la couverture à lui, l'acteur ; on ne voit que lui, il ne fait voir que lui... Et le personnage, il l'oublie, il l'efface derrière lui au lieu de... Alors parfois, la nuit, quand tout dort, le personnage se promène tout triste dans la salle vide, sur le plateau nu, au milieu d'un grand décor inutile, dans lequel on a cru bon de jouer la pièce sans lui... Il se balade tout triste, il s'assied dans les fauteuils où on ne l'a pas convoqué, il fait des déclarations d'amour, à personne, sous des balcons déserts...
- B Ecoutez, écoutez... Il me semble que je ressens... que je ressens quelque chose... Je crois qu'on vient nous chercher, qu'on nous récupère, que nous remontons hors de l'oubli, que c'est la fin du trou de mémoire... On vient...
- A Serait-ce déjà lui ?
- B C'est bien à l'escalier...
- A et B Ensemble Dérobé...
- A Qu'est-ce qu'on fait là ?
- B Vous avez vu ? Il y a des gens...
- A Des gens ?
- B Mais oui, là... C'est plein de gens...
- A Qu'est-ce qu'ils attendent pour continuer ?
- B Continuer quoi ? Et qui ?...
- A Ils doivent être tombés dans un trou...
- B Ce texte est dédié à...
- A Jean-Baptiste...
- B Pierre...
- A Jean...
- B Pierre Ambroise...
- A Victor...
- B Edmond...
- A Jules...
- B Eugène...
- A Samuel...
- B Jean...
- A Francis...
- B Et tous les autres !

Fin.

Thierry Pochet

L'arbre

J'avais cinq ans, cinq ans je crois, cinq ans, oui, c'est ça, cinq, quatre peut-être, enfin, par là...

J'étais allée me promener en forêt avec mes grands-parents et mes cousins. Ambiance légère, début des vacances pour les grands, moi c'était mes dernières vacances. L'année suivante je rentrais dans la cour des grands et fini les étourderies. J'étais heureuse. Mais vous savez bien, la forêt a de nombreux côtés attrayants, et, pour le petit enfant que j'étais alors, beaucoup d'attractions, de distractions. J'avais suivi un papillon, m'étais perdue, avais couru croyant retrouver mon chemin si je me dépêchais. J'avais tort, je m'enfonçais et la nuit tombait. Je me suis assise par terre, malheureuse, j'avais peur, dans le bois, des conifères, oppressants, agressifs. Je croyais voir une armée prête à passer à l'attaque, et c'est pourtant l'un d'eux qui changea ma vie. Tout petit tout nouveau, à peine sorti du ventre de la terre, le vent qui soufflait chahutait ses branches, et, si frêle, si fragile, abandonné, je voulais le protéger. J'ai ramassé des feuilles pour garder ses racines bien au chaud et je me suis allongée près de lui sur un lit de mousse. A mes côtés l'arbre respirait la vie. A ses côtés je me suis endormie. Au matin, le soleil était là, il me souriait. On criait mon nom au loin, je ne voulais pas les voir. Rester dans mon monde, ne pas retomber sur terre. Mais mon arbre me parle, il me souffle d'y aller, de ne pas m'inquiéter. J'y vais.

Ils m'attendaient, fous d'inquiétude, je les rassure, je vais bien.

Jeanne Delhousse

Rêverie XXII

J'ai dans ma tête des promesses flashback
Un cœur à paître au coin du rail matraque
Les plumes éperdues de vol à l'étalage
Et les gens revenus aux messes de bas étage

Destin

Le sang coule par mes yeux
Il coule hors de mes veines
Par mon cœur trop fissuré

La haine sort par mes mains
Je la vois hors de moi-même
Avant de la ressentir

La tristesse est sur moi
Comme un champignon sur l'arbre
Elle ne s'en va jamais

Le rêve demeure en moi
Je n'attends plus que la nuit
Pour qu'il se réveille enfin

Ici, seul échappatoire
D'un solitaire univers
De blessure et de révolte

Oui, je veux pouvoir dormir
Sans qu'il y ait de réveil
Plus de rires, plus de sarcasmes

Oui, je veux que mes larmes
Ne montrent que la joie
Je rêve d'une sortie

Je rêve de m'arracher
Les yeux, le cœur et l'ouïe
Pour ne plus être avec vous

Je veux encore rêver
Jusqu'à ce que le sang stoppe
Et qu'il me revienne enfin.

Abylie

Mais où sont les guitares et les saxos ?
Les notes des notes leur crescendo
Et mes souvenirs au lavomatique
Séparés de virgules sans éthique

A la lumière du couloir éclate
Une rampe à deux vitesses
Celles qu'on peint puis qu'on détraque
Et leur barrages de fausses promesses

J'ai dans ma tête des promesses flashbacks
Un goût de trop peu qui criard ne m'échappe
Un vol d'oie sur ces merdes d'oiseaux
Dont les toits sont couverts où sont les animaux ?

Et l'âne qui pleure symbole d'échec
Le cheval fier se la joue aux échecs
Cavalier noirs apocalypses brunes
C'est en crevant que grève la peau des dunes

J'ai dans ma tête des promesses flashback
Un goût amer qui me ronge et m'attaque
Devant le vent de ma fente qui carbure
J'arrive à peine à souffler mésaventures

D'étapes en étapes étagères sans bouquins
Et le rire cru de ces grands pharmaciens
Ecourter les liqueurs et les sirops de rien
S'enfuir là-bas sentir le vent qu'on tient

J'ai dans ma tête des promesses flashbacks
Un coup d'éclat sous une grosse claque
De beurrés, fritures et confitures
J'arrive à peine à souffler mésaventures

Molosses ouverts sur les gueules de requins
Costumes rayés écœurés et sanguins
D'aucune sorte de murs ;
Et des promesses sans être sûr

De rien.
De rien.
De rien.

J'ai des promesses flashbacks de sortie
Tirer donc le passé jusqu'à l'ennui
Sa fin.

Guillaume Sørensen

Fantastique Attentat

Pourquoi fallait-il toujours que les journées entamées dans l'insouciance et la sérénité se terminent pour Duncan dans un état de fureur et d'exaspération? Assis en bout de table, le président était assailli de toutes parts par des sources d'agacement. A commencer par cette pluie drue et vigoureuse mêlée de grêle qui tambourinait de façon aussi assourdissante que déplaisante sur l'immense baie vitrée surplombant la salle du conseil. Un autre élément pour le moins irritant était la moue désapprobatrice qu'il pouvait lire sur les visages des ministres présents autour de la table, ces mêmes ministres qui avaient jugé opportun de le réveiller en plein milieu de sa sieste dominicale. Enfin et pour couronner le tout, le grand Duncan Hodgson, puissant parmi les puissants, venait de se brûler misérablement la langue en avalant trop vite le contenu de la minuscule tasse de l'immonde café que lui avait apportée le domestique du palais présidentiel. Bref, il était de fort méchante humeur...

Le premier à prendre la parole fut Michael Rose, ministre de l'Intérieur falot et incompetent :

- Franchement, les gars, vous n'allez quand même pas laisser ces pseudo-révolutionnaires ridicules vous saper le moral! S'ils devaient vraiment représenter un danger, il suffirait d'envoyer l'armée, et puis voilà...

Duncan n'arrivait pas à cerner si ce qui lui déplaisait le plus chez Michael était sa façon de prendre tous les problèmes par-dessus la jambe ou son langage décontracté peu en phase avec tout le décorum qui prévalait au sein du gouvernement. Toutefois, il était trop exaspéré pour répondre, et ce fut le Premier ministre qui s'en chargea :

- Une fois de plus, Michael, vous faites preuve d'une déplorable irresponsabilité qui pourrait nous coûter très cher. Ce n'est plus un secret pour personne : les actes revendicateurs se font de plus en plus fréquents et violents. Il y a deux heures à peine, et c'est la cause de votre présence ici, notre collègue du département militaire a été abattu froidement alors qu'il sortait de chez lui. C'est le troisième attentat depuis le début du mois et cette fois-ci, un homme est mort. Sauf votre respect, monsieur le président, je commence à croire que la seule solution est de décréter l'état d'urgence...

Le fait d'entendre prononcé son titre tira soudainement Duncan de la torpeur dans laquelle il glissait peu à peu, ce qui ne fit qu'accentuer son état d'énervement :

- Que voulez-vous que je vous dise, Edgar? Je suis le président, ce n'est pas à moi de prendre les décisions. Faites votre boulot et envoyez l'armée s'il le faut, mais arrangez-vous au moins pour que cette réunion ne s'éternise pas : il me serait agréable de pouvoir passer au moins une heure ou deux en famille pour le soir de Noël.

Quelque peu déstabilisé par cette réponse, Edgar jeta un rapide coup d'oeil autour de la table pour s'assurer qu'il n'était pas le seul à être désemparé par cette situation, et fut dans une certaine mesure soulagé de constater que tout le monde -mis à part Michael, trop occupé à ouvrir un emballage de cacahuètes récalcitrant-semblait vouloir rejeter la responsabilité d'un choix sur une tierce personne.

C'est alors qu'une violente déflagration retentit, suivie peu après par un déferlement d'éclats de verre, lui-même précédant le claquement sourd provoqué par l'ouverture soudaine du paquet de cacahuètes qui répandit lamentablement son contenu sur le sol de marbre...

Bonne Année

On m'avait toujours dit que les fêtes de fin d'année étaient la période la plus triste. Enfin, disons que c'est ce que tout le monde disait quand le sujet était amené sur la table du dîner, en cette fin novembre. Et puis les jolis graphiques dans les magazines aussi. De tels taux de suicide...

Je n'avais jamais vraiment compris pourquoi. Pour moi, les fêtes étaient le moment le plus joyeux de l'année au contraire ! Plus même que les vacances d'été !

Tous nous nous rassemblons chez nous, bien au chaud devant le feu, à passer un moment avec les personnes supposées vous être chères. On s'assoit autour d'une table et on partage quelques heures à ne rien faire d'autre que rien, tous ensemble.

Je vais trop vite... Avant toute chose, il y a les cadeaux. Nos petites mains d'enfants qui frétilent arrachant le papier autour de cette console qui nous faisait tant rêver, quel plaisir ! Bafouiller distraitement un « merci » à mamy, parce que les parents sont là, derrière, pour le rappeler, alors que la seule chose que l'on attend, c'est de presser le bouton de démarrage. La frustration ensuite, de ne pas pouvoir y jouer, parce que papa, attentif, a lu la notice, et qu'il est conseillé de charger complètement l'appareil, soit plusieurs heures, avant la première utilisation. Et puis de toute façon le repas est prêt, tu joueras après. Mais quelle décharge d'adrénaline ensuite, lorsque le logo du constructeur apparaît pour la première fois sur l'écran brillant, celle-là c'est sûr, je ne la lâcherai pas avant longtemps...

Ce n'est que plus tard, quand les cadeaux n'ont, en fin de compte, plus tant d'importance, quand on a les moyens, et quand on est un peu forcé de rendre la pareille, qu'on met à notre tour la main à la pâte. On se souvient de cette après-midi que l'on a passée à chercher quelque chose qui serait le moins modique possible, car mamy a tout ce qu'il lui faut et qu'on ne sait pas quoi lui acheter. À regarder des heures durant des choses qui nous font envie, et ne pas les choisir parce qu'à la personne à qui elles sont destinées, elles ne plairont pas. Et finalement, on repart les bras pleins de choses, plus pour soi que pour les autres. En priant que ce pour quoi on a tranché leur plaira un minimum. De toute façon, ils feront semblant. Et moi aussi à vrai dire. Non vraiment, les cadeaux n'ont plus la valeur qu'ils avaient.

Mais Noël si ! Car assis, on va enfin pouvoir, pour une fois, vivre un repas normal. Un simple repas. Si le plat de dinde au milieu de la table semble un peu surfait, on mange toujours de la même façon, avec une fourchette et un couteau. Et on chérit cela. Personne n'est de mauvaise humeur. Tous, ils sont heureux, forcés de l'être. Et ça, ça a de la valeur. Une forme de bonheur.

Et dehors, si la pluie a remplacé la neige, il fait très sombre – d'ailleurs, les bougies à l'intérieur donnent de ce fait un très bel effet –, et il n'y a pas un bruit. On sait que, dans le monde, chaque famille fait la même chose que nous. La paix. Aucun excès de plaisir, nulle part. Aucune aspiration supplémentaire, une d'absence de problèmes, au moins pour quelques heures. Tout le monde vit, et juste vit.

Cette année, j'ai passé mes premières fêtes de fin d'année seule. Je ne sais pas pourquoi au juste, bien sûr ma famille m'avait invitée. Mais bon, je ne pouvais pas me permettre un billet de plus de mille dollars pour ça, ce n'est pas le moment. C'est tout à vrai dire, personne d'autre pour me proposer un instant de naturel, de simplicité.

Oh ! Oui, j'aurais pu arranger les choses. Pourquoi ne pas avoir organisé un petit souper moi-même ? J'aurais aussi pu glisser habilement le fait que je ne retournerais pas chez mes parents ces vacances. On m'aurait sans doute fait des propositions, peut-être même sincères.

Mais je n'en avais rien fait. Je ne sais pas pourquoi.

Je crois que j'avais envie de le faire seule, une fois. D'être en paix avec moi-même.

Ce plat que j'avais acheté chez le traiteur, il avait même été bon. Pour une fois j'avais pu l'apprécier, prendre mon temps, le savourer. Relevé par le silence, que le poste de télé lui-même ne parvenait pas à couvrir, frémissant doucement à mes oreilles.

Tout avait été très mécanique. Mais ça avait été un bonheur, d'agir mécaniquement. De comprendre que pour vivre, je n'avais besoin de rien d'autre que de moi. Même la vaisselle m'avait semblé un moment précieux.

Non, je ne pouvais pas déjà aller dormir. Après tout, c'était un jour de fête. Et puis j'étais libre, je pouvais aller dormir à n'importe quelle heure, comme les premières fois où mes parents n'avaient plus appelé la baby-sitter.

La curiosité m'avait piqué. J'ai été faire un tour sur le net. Je m'étais connectée à ces sites que, en tant que psychologue, je consultais fréquemment. Effectivement, les nouveaux sujets étaient plus rares. Mais tellement plus violents.

De la souffrance. Beaucoup de gens, seuls comme moi, ne le supportaient pas. Des gens qui se rendaient malade de ne pas avoir accès au bonheur, que, pour certains, ils avaient délibérément refusé. Des gens qui, seuls, n'aspiraient qu'à une chose :
ne pas l'être.

Par envie. Ou par nécessité.

Je ne répondis à aucun. Dorénavant, ils ne m'apparaissent plus que comme des faits, rien de plus.

Des faits à accepter.

J'étais alors sortie. J'avais saisi ma veste et avais descendu toutes les marches de l'immeuble. Non, pas l'ascenseur.

Le silence de mon foyer s'étendait au dehors. Quelques lumières par-là, des guirlandes sur les maisons. L'humidité sur les trottoirs et la route, paisibles. Oui, il n'y avait que peu de monde : trois femmes voilées passèrent, et une berline me dépassa. Je me souviens aussi de ces deux hommes qui tentaient leur possible de masquer l'échange qu'ils opéraient. Ils ne m'avaient pas vue, et j'avais feint de ne pas remarquer le petit sachet de neige croiser la banane. Lorsque l'autre se fut éloigné de quelques mètres, le dealer avait marché au fond d'une impasse, écrire son épitaphe.

Et puis plus rien.

Je m'étais dirigée vers le fleuve, et m'étais accoudée à la rambarde. En contre-bas, une péniche naviguait, enrobées de milles ficelles lumineuses, pourtant aussi silencieuse que l'eau. Un peu en aval, le pont qui joignait les deux parties de la ville.

Le même pont que maintenant. Du même endroit que celui d'où je me retrouvais accoudée présentement.

Était-ce là que tout avait commencé ?

Là que, peu à peu, mes amis comprirent que je voulais leur faire croire que n'avais plus besoin d'eux ? De là que, je n'avais pas eu le courage de faire de nouvelles rencontres, qui auraient été plus appropriées au moi actuel.

On s'accroche.

Tout recommencer. Non...

Ma famille dû s'imaginer que ma vie démarrait ici, et que dès lors je pouvais trouver mon bonheur ailleurs qu'en eux. Bientôt l'usage était devenu ce coup de téléphone du samedi.

Je repensai au Père Noël. J'ai quatre ans, et la console est encore loin. Mon père, avec sa barbe, qui me prend sur ses genoux alors que mon père est parti chercher le dessert au frigo. Une orange, au spectacle de l'école, au milieu de lutins, avec un ex-taulard qui fume sa clope derrière le sapin en carton. Une journaliste qui l'interroge en direct dans la vitrine du MediaMark, en face du vrai.

Le Vrai.

J'attrape mon mobile dans ma poche. Je vérifie l'écran. J'ai raté trois appels, dont deux de ma sœur, et un de ma mère. J'appelle cette dernière. Je lui souris. Ma sœur, qui me demande si je suis sur New York dans huit jours, le dimanche de la St Patrick. Oui je serai là.

Je raccroche maladroitement avec mes gants. Mince, il m'échappe et tombe dans la rivière. Il m'avait coûté près de quatre cents dollars, quel gâchis.

Le Père Noël, je le respecte, plus que tout au monde. Pour une simple raison, une unique raison. Parce qu'il sait voler. Et en dehors de Superman, c'est le seul humain qui peut s'en vanter.

Moi aussi je veux voler.

Rêverie XXIII

Ce beau ciel noir traversé par la pluie
Un matin de charbon prisonnier de la nuit
Les étoiles en partance le long des routes
D'école ;
Une belle endormie m'écoute, l'aurore
Un matin dans le Nord.

Sur les talus l'herbe timide
Son regard attendri par la rosée gelée
Semble maîtresse du temps ;
Les souvenirs arrêtés ne blessent plus autant ;
Et au vent froid les nez rougissent.
Le souffle de fumée réveillerait un mort
Un matin dans le Nord.

Calmement les bleuités du jour s'étirent ;
On entend au loin un moineau qui se mire
Dans un glaçon trop dur.
Le silence de l'hiver, ce cri de la nature
Harangue le passant dans un ultime effort !
Un matin dans le Nord.

Les clartés funambules
Rendent les rues glissantes et hostiles
Le pavé de Mons, Bouillon, Rulles
Brille sous sa gangue de verre ;
Même la ville semble grelotter trop fort
Un matin dans le Nord.

Dualité

Exhumant de son cœur les vieux os de l'amour
Sa terreur de jeune fille ne vaerra jamais luire
Les mille et une pierres qu'elle aimerait maudire
Et de son propre sang dépeindre les contours

Parfumant les boutons des roses profanées
Sa douce main satin en un seul geste efface
Les douleurs amères qu'elle bénit de sa grâce
Et par sa bienveillance emplît de majesté

Pourtant ceci n'est qu'un sommeil, un passage obligé ;
Qui n'a jamais rêvé devenir grêlon espiègle,
Pour tous les bombarder !
Qui ne s'est vu goutte, espionne du passé,
Explorer la terre glaise, et la terre transpercer !
Paix de de Janus que l'homme dérègle,
Pensez aux couques près du foyer d'or,
Un hiver que l'on méprise,
Ne mérite pas ce sort.
Un matin dans le Nord.

Un réveil sous la neige, un manteau regretté !
On lui crache sa force, les routes sont bloquées.
Un ange se dessine dans la pelouse,
Merci au ciel, à neige son épouse,
Les enfants sont heureux, à courir, à rêver,
Un clochard engourdi ne peut se relever.

Quel homme cet hiver ! Paradoxe éternel, salutaire éreintant !
Tous admirent une voûte pareille aux chevelures d'antan
Celles de ces grand-mères jouant aux cartes, buvant
Leurs schnaps sur un nuage blanc tricotent
Un ange gardien aux petits-enfants.
Ces vieilles nous aiment de loin encore,
Un matin dans le Nord.

Guillaume Sørensen

L'ancienne plaie béante de son morne passé
À présent désuète, laisse place à la beauté
D'un horizon limpide dévorant l'atmosphère

Car l'existence elle-même est le rêve lumineux
Autant que la flamme qui consume l'amoureux
Dans lequel à jamais elle rêverait se perdre.

Sarah Scippo

Eve et Adam

Je la vois courir au loin. Elle a toujours eu beaucoup plus d'énergie que moi. Ou plutôt, elle a toujours eu la capacité de s'émerveiller de tout, à l'exact opposé de moi. Les hautes herbes s'inclinent sur son passage, caressant le bas de sa robe blanche dont le voile se soulève au rythme du vent. La brise met même en mouvement les violettes et les pâquerettes cousues à intervalles réguliers sur le coton. Il n'y avait en fait que les fines bretelles qui empêchent la robe de s'envoler vers l'azur du ciel presque vierge, offrant de la sorte toute la fraîcheur du vent, et toute la chaleur des rayons du soleil à son corps.

Au travers du mince tissu, je ne peux m'empêcher de deviner ce corps. Je le connais. Pas besoin de tenter de deviner quelles magnifiques formes sont cachées, l'image de sa peau si douce et nette m'apparaît clairement devant les yeux.

Elle s'est arrêtée au milieu de la colline, et s'est retournée vers moi, mais sa robe continue de s'envoler, tentant de l'emmener plus loin vers où elle se dirigeait. Plus loin de moi. Elle me sourit. Son visage rempli de bonheur, d'un genre que jamais je ne connaîtrai. Cette vision me rend certes heureux, comme chaque fois que je la regarde, mais me désole. Elle me montre du doigt un lac en contrebas.

Entre deux collines, le ciel se reflète sur la fine tranche d'un miroir mouvant. Les variations de l'eau donnent vie au seul nuage ornant la voûte. Un serpent se matérialise, ondulant, faisant siffler son abjecte langue fourchue.

Mais ce n'est pas ça qu'elle regarde. Ce n'est que la beauté du paysage qui s'offre à elle. La joie qu'un tel Paradis puisse exister la comble. Elle se retourne et s'élançe vers l'eau claire.

Je la suis au pas. L'herbe taquine mes pieds nus. Je peux sentir la douceur du monde, pourtant elle me laisse indifférent, allant jusqu'à me gêner. Mais pour elle, je ferais pourtant tout encore.

Elle est parvenue sur la rive, et ne s'arrête pas. Le soleil la réchauffera et le vent cessera. Elle se jette dans l'eau, et s'y immerge toute entière, transformant momentanément le serpent en un atroce souvenir juste oublié.

Je l'ai rejointe sur les galets qui entourent l'étendue. Mais je m'arrête-là, il est trop tard. Bientôt elle remontera. Voilà sa longue chevelure qui fend à nouveau le film de l'eau. Elle marche vers moi, émergeant pouce après pouce. Sa robe se colle à ses formes, ses cheveux ruissèlent sur son visage sans plus s'envoler vers les cieux.

Dans un dernier espoir d'effacer ce qui fut, elle se saisit de sa robe et l'enlève, me rejoignant dans ma nudité. Elle l'envoie au loin, que le soleil la sèche. Le vent s'est tu. Elle me regarde. Comment puis-je encore émerveiller sa curiosité ?

Elle me prend dans ses bras, presse tout son corps froid au mien. Une nouvelle vague de tristesse me gagne. Un jour, j'ai connu la perfection. Et ça n'a pas fonctionné.

« - C'est terminé. »

Les mots s'échappent de mes lèvres. Elle le savait déjà, pourtant cette phrase avait sa place.

« - Mangeons un fruit » me dit-elle.

Je voulu refuser. Mais comme le monde s'effondre, il n'y a plus de raison contraire. Sans avoir à m'en saisir, je mords dans la nourriture qu'elle me tend. Le jus s'écoule à l'intérieur de ma gorge. Une goutte s'échappe et se met à courir sur ma joue. Elle l'intercepte aussitôt de son doigt qu'elle glisse dans sa bouche, aspirant hors de moi mes sentiments, au profit de nouveaux. Mauvais.

A son tour, elle goûte au fruit. Elle me sourit. Ses yeux sont dans les miens. Je peux voir son âme par ces vitres. Elle n'a pas la bonne couleur. Elle n'a plus.

Elle approche ses lèvres et les dépose sur les miennes. Un court instant, mais suffisamment long pour qu'il fut assumé. Je ne lui en veux pas, c'est ce que je voulais.

Pourtant, elles goûtent encore le fruit.

Il y a un mot pour dire cela. Un mot qui n'existe pas encore, mais qui veut dire ce qu'elle est pour moi.

Alors, nous mourrons. Tous les deux. Nous chutons au milieu de la prairie. Et, alors que mes yeux se ferment, je vois une dernière fois son visage, tandis que nos prisons enlacées s'immobilisent sur la terre.

L'arbre

Ils attirent tout de suite son regard. Spectacle incongru, presque indécent au milieu de la forêt qui se tait à son approche. Elle cesse brusquement de respirer. Le premier est un épicéa sombre et massif. Ses racines épaisses, tordues par les années, sortent par endroit de terre et suivent les courbes du fossé au bord duquel il avait poussé avant de plonger à nouveau dans la terre. Son tronc penche imperceptiblement sur le côté ; c'est un arbre boiteux. Son écorce est aussi ridée que la peau d'un vieil éléphant. Les plaques de lichen lui servent de manteau. C'est un arbre qui a vécu. Un noble vieillard qui étend courageusement sa cime vers le ciel. Il connaît la rudesse des hivers, la chaleur écrasante des étés et le poids des années. Il est à sa place. Il n'a plus à se battre pour se préserver un coin de ciel. Le second est un jeune chêne au feuillage clair. Une jeune adolescente mince et fili-forme. Ses branches fines enlacent son aîné avec douceur. Presque avec timidité. Comme une maîtresse qui jette les bras autour de son amant pour le retenir. Leurs feuillages sont étroitement emmêlés. Le plus grand protège le plus petit. Le plus jeune semble soutenir le plus âgé.

Il fait quelque pas dans leur direction. L'air du petit matin est glacial, coupant. Son souffle s'élève en buée. L'hiver était tombé d'un coup ; Noël sera bientôt là. Il frotte ses mains l'une contre l'autre pour tenter de les réchauffer en jetant sur le plus âgé des deux un regard de fin connaisseur. Le tronc est massif, les branches régulières, les épines bien fournies : c'est exactement l'arbre qu'il recherche. Celui dont il a besoin.

En même temps, il hésite. Ces deux arbres n'ont rien de particulier. Le premier est un sapin comme on en trouve par milliers dans les forêts d'Ardenne. Le second encore un arbrisseau rabougri sans aucune prestance. Ces deux arbres dégagent pourtant une émotion étrange. Devant ces deux corps emmêlés, son regard devient indiscret, presque intrusif ; il se sent en trop.

Il s'approche, et avec des gestes hésitants, il pose délicatement sa main sur le tronc ridé. Un peu gêné de les déranger dans leur intimité. Le cœur battant, il sursaute lorsqu'un oiseau réveillé par ses mouvements prend son envol en frôlant leur feuillage. L'écorce est rêche sous ses doigts. Les dernières gouttes de sève semblent déjà désertier son tronc.

Car le sapin, en vieux sage qu'il est, connaît déjà la suite. Toutes épines frémissantes, il attend les coups qui mettront bientôt fin à sa vie. Car il sait, lui, que les temps sont durs et que les bons sapins deviennent rares – c'est sa seule consolation ; il sait qu'il est un arbre exceptionnel. Que d'ici quelques jours au plus, il se retrouvera le tronc serré entre deux tiges de métal, la cime ornée d'une étoile argentée, le corps enrubanné de guirlandes brillantes. Ses branches basses serviront d'abri à un enfant Jésus, mi-carton mi-plastiques et à la vierge Marie au sourire figé. Il connaît l'industrie de Noël. Il sait où tout ça va le mener. Mais il comprend et il pardonne. Il a déjà bien vécu et c'est une façon comme une autre de terminer sa vie de sapin. Son tronc grince. Il prend une dernière respiration. Le temps se suspend. L'homme hésite, se penche. Le ciel est d'un gris plombé. Le mauvais temps le pousse à la décision.

La pluie se met à tomber au moment où il ramasse sa cognée. L'eau dégouline de leurs branches. Les arbres ont l'air de pleurer. L'averse gifle les joues de l'homme, fait claquer son ciré. Il s'approche d'un air déterminé. Il baisse la tête à la recherche d'un endroit précis et lève lourdement sa cognée. L'écorce vole. Le bois craque. Le sapin balance, hésite, se penche de plus en plus. Le chêne grince. Ses branches s'agitent comme pour retenir son amant. Le bûcheron redouble d'efforts le front recouvert de sueur. Ses gestes se font lourds. Il prend son élan dans un « han » sonore. La hache s'abat. Un dernier craquement. L'arbre tangué dangereusement avant de s'écraser au sol. Le chêne s'agite en vain. Ses branches tentent de retenir son compagnon, l'abandonnent lentement avant de s'apaiser. Privé de son protecteur, son tronc est étrangement instable.

Le dos tourné au survivant, le bûcheron continue résolument son œuvre. En quittant la clairière, emportant derrière lui les restes du vieux sapin, il ne verra pas le chêne esseulé au bord du fossé. Ses branches sont tendues vers le ciel, il semble porter le deuil.

Charlotte Lising

Partie II : Écrire aujourd'hui, Kézaco ?

Il nous semblait intéressant de s'attacher à cette question du pourquoi et du comment de l'écriture aujourd'hui, pour de jeunes pratiquants comme nous le sommes.

A travers ces quelques interviews, vous aurez l'occasion de connaître la pensée des membres du comité par rapport à certains aspects de la vie d'un jeune auteur, pas encore écrivain. (on ne peut être qualifié d'écrivain que par autrui, et il s'agit d'un titre aussi difficile à porter qu'honorifique).

Nous souhaitons, à travers ce dossier, parler un peu de notre rapport à l'écriture, à la littérature, toujours dans une optique de partage d'expériences. Il est vrai que quelquefois la pratique de l'écriture, solitaire à l'extrême, peut avoir un aspect aliénant.

Nous pensons que connaître des auteurs partageant peut-être les mêmes blocages, les mêmes doutes, permet de décompresser et de déculpabiliser face aux obstacles liés à l'écriture. De plus, le fait de connaître la vision d'auteurs de « même niveau », c.à.d plus proches de nous que pourrait l'être un quadragénaire nobélisé ou un prix Goncourt *people*, rassure et donne une légitimité à une pratique de l'écriture personnelle, sans approbation extérieure préalable. Bref, on prend connaissance d'autres auteurs jeunes – entendre jeune dans la pratique et non dans l'âge.

J'espère que ces quelques témoignages seront utiles à d'autres qui se posent peut-être les mêmes questions sans oser y répondre, et qui maintenant oseront.

Quiconque a quelque chose à dire, le dit bien, et prend un peu d'encre pour l'écrire est déjà un auteur.

Quelques questions...

1. Le rapport entre vos parents et l'écriture, quel est-il ? D'influence, de rejet, d'encouragement ? Est-ce que les éléments biographiques sont importants à vos yeux pour écrire ?

Julie : Mes parents ont toujours été une sorte de présence discrète dans ma pratique de l'écriture. Ils ne se sont jamais réellement mêlés de mon écriture pour m'imposer quoi que ce soit (sauf pour l'orthographe, c'est vrai), ce n'est pas vraiment leur domaine. Je crois qu'ils trouvent ça très bien que j'écrive, que j'aime ça et que je m'épanouisse là-dedans ; mais ils n'ont en fait pas vraiment de prise là-dessus. Par contre, ils ont été mes premiers lecteurs ; et ça, ça a eu une importance dans le sens où mes textes étaient lus, j'avais un avis extérieur (en général fort différent qu'il soit de ma mère ou de mon père), je pouvais plus ou moins « cerner » l'effet que produisaient certains textes.

Je dirais donc que le rapport de mes parents à mon écriture est un rapport d' « encouragement bienveillant », ils me laissaient faire et voulaient bien m'aider quand je le leur demandais, sinon soit.

Du point de vue de l'écriture, les « éléments biographiques » ont peut-être une importance, mais en ce qui me concerne, j'ai du mal (ou je ne cherche pas) à discerner les éléments de mon propre vécu qui transparaissent dans mes textes. Je ne crois pas que ce soit très important, puisque de toute façon, d'une manière ou d'une autre, on est toujours influencé par ce qu'on vit. Le texte en lui-même avec sa réalité, ce qu'il m'évoque, ce qu'il me rappelle de l'état dans lequel j'étais quand je l'ai écrit, a à mon sens beaucoup plus d'intérêt.

Guillaume : Mes parents m'ont soutenu là-dedans depuis tout petit. Quant aux éléments bibliographiques ils sont pour moi une matière dont on peut user ou non, qui doit trouver sa pertinence non pas en elle-même mais dans une visée plus large, un travail littéraire où la dimension autobiographique est transformée et englobée.

En soi, je les trouve larmoyants, inutiles et inintéressants mais utilise autrement oui, ils peuvent devenir un moyen de trouver quelque chose de juste à écrire, toujours en évitant de tomber dans le pathos et les clichés.

Tanguy : J'ai bien peur de ne pas avoir grand-chose à dire sur ce sujet, si ce n'est que de manière générale mes parents me soutiennent et trouvent que l'écriture est une activité intéressante/intelligente/... Je ne pense pas qu'ils soient une source d'inspiration « directe » dans la mesure où la plupart de mes textes paraissent à mes yeux assez détachés de ma vie quotidienne et familiale, mais le fait de savoir qu'ils cautionnent cette occupation est toujours agréable, d'autant plus qu'ils sont souvent ravis de faire partie des premiers lecteurs (même si l'oeil parental est parfois peu objectif car un peu trop enthousiaste!).

2. Quelle est votre vision de la littérature ?

Guillaume : Je vois la littérature comme le plus grand Jeu possible, ce qu'il reste de magique dans l'être humain. Imaginez ! Vous écrivez une phrase qui parle d'un lapin dans un chapeau, ou d'un avion, ou d'une guerre, et indépendamment du temps, de l'espace, au détour d'une lecture, un inconnu partage cette image lui- aussi ! Je reste convaincu que la littérature est un lieu de plaisir, de recherche du plaisir et du plaisir de la recherche.

Tanguy : Le terme « vision » semble dans mon cas un peu fort, tout simplement parce que la littérature est à mes yeux une chose trop complexe pour pouvoir être théorisée ou définie de façon globale. Toutefois, je la considère pour ainsi dire « empiriquement » comme le domaine par excellence de tous les possibles, et par conséquent de la liberté la plus totale ; en tant qu'elle est multiforme et qu'elle englobe des genres parfois diamétralement opposés, elle est le champ d'action à la fois de la raison et de l'imagination humaine, et c'est probablement ce qui fait sa force...

Julie : La littérature ? C'est une bien vaste question ! Selon moi, la littérature est un ensemble non homogène de textes. C'est-à-dire qu'elle compte tous les textes à caractère littéraire (soit qu'ils ont été formés par leur auteur dans le souci de la littérature, d'un côté esthétique, ou artistique) qu'on juge de qualité ou non. Cela englobe tous les courants, tous les écrivains, tous les textes, même dont nous n'avons gardé aucune trace et qui n'ont jamais été lus. La conception que j'ai de la « littérature » dans mes textes est assez « inarrêtée ». Chacun de mes textes est différents, il m'offre un nouveau défi, un nouveau point de vue à explorer et faire voir. Je travaille par exemple actuellement sur un texte pour lequel je vais devoir totalement réinventer ma façon d'écrire parce que l'effet que je recherche, le style qui doit porter l'histoire, qui est appelé par elle, je n'arrive pas à le produire dans l'état de ma pratique. Cela ne signifie pas que je n'écrirai plus d'autres textes autrement, j'écrirai sans doute quelques textes de cette « nouvelle manière », et cela m'influencera pour la suite, mais ce n'englobera jamais l'entièreté de mes productions. Un auteur, selon moi, - je pourrais plutôt dire un « moi écrivain » - a beaucoup de personnalités d'écriture, écrit en parallèle beaucoup de textes qui relèvent d' « influences » différentes, de courants, de vagues différentes qui traversent sa pratique de l'écriture.

En conclusion pour cette question, parce que je me suis laissée aller à beaucoup de digression, ma vision de la littérature, du point de vue de l'auteur, est justement que l'auteur a en lui une multitude d' « états écrivains », de façon d'écrire.

Benjamin : Malheureusement assez négative. Je trouve bien trop rares les auteurs qui écrivent juste avec leur simplicité.

Beaucoup trop à mon goût écrivent dans un style volontairement très dense, impénétrable, par vanité. Des auteurs qui cherchent simplement à savoir qui a la plus grosse, et à gagner le premier le Goncourt. D'un autre côté on a de l'écriture très commerciale qui reprend des recettes qui fonctionnent ou les modes pour produire un produit. J'aimerais plus d'auteurs qui écrivent simplement ce qu'ils sont, de la manière dont ils le désirent sans chercher la palme. Je rêve d'auteurs qui s'offre eux-mêmes en même temps que leur livre. Enfin je voudrais des auteurs qui se souviennent du but fondateur de la littérature, à savoir simplement, raconter des histoires.

3. Pourquoi écrivez-vous ?

Tanguy : J'écris quand l'envie me prend, parce que l'envie me prend.

Benjamin : Je n'écris pas. Si ces histoires se dévoilent sous la forme d'écrits, le but premier est de rencontrer des gens, de partager un bout de chemin avec eux, de les influencer et de les laisser m'influencer, puis ensuite de les laisser partir et continuer leur chemin.

Cette question est intéressante car mon rapport à l'écriture est très analogue à un rapport social. Dans un monde où la virtualité devient de plus en plus une réalité à part entière, je me permets de rencontrer et de vivre avec des personnes qui n'ont aucune matérialité, mais qui n'en sont pas moins vivantes (qu'est-ce que « être vivant ? »). Quand j'écris, je connais rarement plus de 10 pourcent devant mon point actuel, ainsi je ne dirige pas du tout une histoire, il s'agit d'un jeu d'influences entre nous deux, autant qu'avec n'importe quelle personne physique.

En un mot, j'écris pour vivre.

Guillaume : Par nécessité d'exorcisme et par plaisir du jeu avec les mots, encore. J'ai sans cesse des personnages, des idées obsédantes en tête et j'écris pour m'en débarrasser, tout en essayant de m'amuser à trouver le bon terme, la bonne image, le bon ton... Je ne vois pas l'écriture comme une contrainte mais comme un feu d'artifice coloré où il incombe à l'auteur de tout faire exploser ! C'est jouissif de se rendre compte que ce qu'on a créé semble évoluer,

nous aider à comprendre la vie et finalement devenir presque indépendant de nous-même. Je pense également que quelqu'un qui n'écrit pas au départ uniquement pour l'acte d'écriture en soi va droit dans le mur.

Julie : Pourquoi écrire ? C'est comme si on me demandait pourquoi vivre. J'ai commencé à écrire un jour, pendant mes primaires, et je n'ai jamais arrêté. C'est comme respirer, il n'y a pas de raison. Juste parce que. Mais dans cette question, je pourrais aussi trouver celle de « pour quoi écrire ? », dans quel but, quelle optique. Je n'ai pas de réponse. J'écris seulement pour moi, pour exprimer ce que je ressens, les images que j'ai dans la tête, ma fureur, des histoires, ... Même si les histoires ne sont pas ce qu'il y a de plus important dans ma pratique, il faut avant tout qu'il y ait « quelque chose » qui passe, que je retrouve quand je lis un de mes textes. Que je puisse me dire « ah oui, c'était à ce moment-là, c'était ça que je ressentais ». Et après si ça intéresse des gens et que ça leur plait, tant mieux. Je ne me considère pas comme « auteur », mais comme « écrivain », c'est-à-dire « qui écrit ». Un auteur est pour moi quelqu'un de reconnu socialement, de publié, etc. Moi, j'écris, c'est tout. Je n'ai pas cette importance et ne la revendique pas. Un jour peut-être ^^ comme tout « écrivain » se plait à le penser. Mais pour le moment, écrivain je le suis, je le reste.

Pourquoi participer à cette revue alors ? C'est vrai que c'est assez contradictoire avec ce que je viens de dire. Pour rencontrer d'autres écrivains, je crois, pour donner la possibilité à des écrivains (n'importe qui qui écrit) d'avoir un public, des lecteurs, des retours. De se sentir fier de ses textes. De les « lâcher ». Parce que une fois qu'on a « publié » un texte, ou sorti cette revue, il ne nous appartient plus, il vole de ses propres ailes et on ne peut plus rien y changer, les lecteurs y trouveront ce qu'ils pourront ou voudront, on n'a plus rien à dire, en fait. Et je crois que c'est une belle expérience, que tout écrivain devrait avoir la possibilité de vivre.

4 Pourquoi vous êtes-vous investi dans Ravage ?

Julie : Parce que j'aimais bien le projet, l'idée de pouvoir donner à d'autres auteurs une possibilité de se faire publier même s'ils n'avaient pas gagné le Goncourt. Parce que j'avais envie de rencontrer d'autres écrivains. Et enfin parce je croyais que je pouvais y être utile, je me sentais capable de m'investir pour ce projet, et je voulais que la revue voie le jour.

Tanguy : Je pense que ma motivation principale consiste en une volonté de « passer un cap » dans mon processus d'écriture, en acceptant de libérer mes textes, de les proposer à un cercle de lecteurs plus élargi. Outre cette raison personnelle, l'idée d'une plateforme de diffusion ouverte à tout auteur, et au sein de laquelle seule la valeur intrinsèque des textes est considérée, me plaisait beaucoup. Et puis il y a aussi l'aspect « échanges avec d'autres écrivains », ou encore ce beau sentiment, lors de la sortie du premier numéro, de faire partie d'un véritable projet collaboratif, concret et viable...

Bref, les raisons ne manquent pas !

Guillaume : J'ai fondé Ravage pour rencontrer d'autres auteurs, les rassembler et dialoguer avec eux. Je suis fier de la tournure où vont les choses, de la forme du projet. Ma crainte était de devoir jouer les rédacteurs en chef, commander, décider, être dans un rapport de hiérarchie avec les autres membres de Ravage. Crainte infirmée puisque le comité est soudé, fort, et débat d'absolument tout sans que chacun ne jouisse d'un poids plus important que les autres lors de la prise de décision.

Chaque membre assume un rôle en fonction de ses talents, de ses disponibilités. Aujourd'hui mon rôle serait celui d'un coordinateur ; j'aime beaucoup synthétiser le travail à faire, ce qui a été fait, faire le point. J'essaie de clarifier les choses du mieux possible, même si parfois moi aussi je suis en retard, je perds un peu le fil. Dans ce cas les autres membres n'hésitent pas à me secouer un peu.

Franchement je suis fier et ému de ce que Ravage est devenu. J'apprécie énormément la dynamique actuelle du comité, centrée sur le dialogue, le débat, dans une ambiance détendue, avec un rapport de force assez égal.

(écrire ? Aujourd'hui...)

C'est installé, déjà.

Je me cale dans mon fauteuil avec un soupir de contentement. Des insectes brillants bourdonnent de leurs ailes noires que je ne distingue pas.

La grande machine du temps se dérègle, il me semble que ses rouages rouillés grincent à nos oreilles. Ma main court sur le papier, ailes de coléoptère au vol saccadé, les aiguilles ralentissent. Je ne vois que flou, mais je ne vois plus ici. Décalage entre cette main pressée comme si le retard tuerait et ces minutes qui s'égrènent, ces secondes qui s'allongent. Mais déjà je ne sens plus tout cela. (Je n'en ai plus que faire.) Je ne suis plus qu'un coléoptère aux ailes noires et bleutées, qui s'acharne doucement contre une vitre givrée. Mais les lettres noires se froissent, se retournent et me laissent sortir, entrer. Aller.

Ombre bleue dans le soleil. De vastes pays sans roi ni bêtes

et des pièces vides où le silence se vend en boîtes de conserve.

Mais le coléoptère n'en a que faire, il ne comprend pas ; c'est trop grand pour lui de toute façon. Il passe dans le vide qu'on lui laisse, témoin indifférent d'un monde sans cadence

Il vole, saccadé, sur la feuille de papier et ne s'arrête jamais pour se retourner. Il n'a pas de mémoire, le coléoptère, juste une mémoire des événements à venir.

Il file contre l'horloge en un combat perdu d'avance car le temps se fait vieux.

Quand les ailes s'arrêtent, je vois une feuille remplie de noir et bleuté, un vaste pays sans roi ni bêtes et une étrange pièce où le silence s'achète emballé. Et je souris, émerveillée.

Partie III

Parce que la littérature, ce n'est pas que la fiction, nous vous proposons dans cette dernière partie de ce deuxième numéro quelques essais, en l'occurrence deux.

Cette section a pour but de proposer réflexion, prise de point de vue, analyse ou tout simplement commentaire sur chaque détail, petit ou grand, qui puisse susciter l'intérêt. Si pour le précédent opus *Ravage* vous avait soumis un sujet d'actualité, une méditation économique signée Guillaume SØRENSEN et O'Maley, cette fois-ci les deux textes qui nous sont parvenus sont certainement moins ambitieux mais pas moins intéressants.

Le premier restera en partie d'actualité. En effet son sujet, le mouvement féministe, qui ne cesse d'évoluer depuis son apparition, semble de jour en jour de plus en plus d'actualité. Quitte à devenir un pervers.

Le second se veut encore plus universel puisque Darii FERIO y tente un lien étonnant entre la littérature et les régimes totalitaires. Et le résultat est plutôt surprenant !

Mais sans vous en dire plus, nous allons vous laisser vous-même apprécier ces textes à leur juste valeur...

Masculinisme – Vers un nouveau Féminisme

Alors que je tape les premières lettres sur mon clavier, déjà mon logiciel de correction automatique me signale une faute. Comment ? Je savais que j'étais mauvais en orthographe, mais tout de même, l'encyclopédie la plus populaire de notre temps (Wikipedia), le recense. Il est vrai que cette encyclopédie me renseigne un autre mot, se voulant plus correct, mais moins utilisé, *Masculisme*, pourtant il ne plaît pas plus à mon correcteur. Qu'en conclure ? Que le mot ne fait pas partie de la langue française ? Ou bien que les hommes n'ont pas le droit d'être « féministes » envers eux-mêmes ?

Féminisme

Avant toute chose, parlons féminisme, lui est bien dans le dictionnaire. Pour pouvoir définir une forme de *masculinisme* analogue, il faut savoir de quoi nous parlons. Cependant, c'est un terme très dangereux, ayant grandement évolué dans le temps et je ne me brûlerai pas à essayer d'en exprimer une vérité. Analysons plutôt en surface ce qu'il était aux origines, et ce qu'il est devenu maintenant, avec toutes les implications sur les hommes.

Les premières revendications des femmes, destinées à être appelées plus tard *féministes* ont été largement répandues à l'époque par des auteures très connues telles que Georges Sand et Simone de Beauvoir dans le but de révolutionner la femme de son rôle de femme, à l'époque, et l'intégrer activement à la société, au même titre que les hommes.

Effectivement à l'époque, et encore aujourd'hui dans certaines mesures, les femmes subissent énormément de discrimination de genre : elles n'occupent pas/peu les postes importants, se voient moins rétribuées pour un travail équivalent, sont battues dans leur foyer, se voient attribuées toutes les tâches ménagères, perçues comme dégradantes, et j'en passe.

Si le phénomène tend à s'atténuer de nos jours dans les sociétés occidentales, le mouvement, lui, n'a pas faibli, notamment par le biais de nombreuses associations, mais également au travers de la culture (et les plus ou moins célèbres films, comme *Bridget Jones* et *We Want Sex Equality*).

Pour éviter des débats, la suite de ce texte posera comme définition du féminisme une idée analogue à celle que je donne des origines, à savoir que les femmes revendiquent le même titre que les hommes. Autrement dit, non pas, comme certains mouvements le prétendent toutefois, la supériorité de la femme, mais plutôt la supériorité de la femme par rapport à la place qu'on lui attribue(ait).

Médiatisation

Si la médiatisation progressive du phénomène a eu pour effet que le mouvement devienne désormais connu de tous, on peut analyser d'autres effets qu'il a eus, que ce soit par mésinterprétation ou mal-connaissance. On peut en effet désormais affirmer que tout le monde sait ce qu'est le féminisme et prend une position vis-à-vis de lui, même implicitement.

C'est un phénomène souvent étudié en psychologie, comment l'effet de groupe peut transformer d'un inconscient collectif à peu près n'importe quoi, en n'importe quoi d'autre. Et le féminisme n'échappe pas à la règle.

Ainsi, soyons direct, si l'on en croit certains textes, la pratique du féminisme transforme, même si c'est inconscient, les hommes en de vraies *bêtes*. J'insiste sur l'aspect inconscient, souvent inhérent à l'effet de groupe, et vais pour cela donner un exemple : Le texte « *C'est une pute* », extrait de la culture populaire, signé Fatal Bazooka, soit un groupe de musique pop

typique, dirigé qui plus est par Michaël Youn, un homme. Il décrit un certain nombre d'actes relativement peu nobles et les normalise du côté masculin mais les bannit du côté féminin en leur affublant une connotation négative : la femme pratiquant tels actes est une « pute », alors que l'homme écope d'un qualificatif relativement mesuré. Les hommes ne retirent aucune honte de leurs actes héroïquement pitoyables, personne n'y trouve rien à redire, à l'opposé des femmes, où elles sont condamnées. Les revendications féministes pointent le bout de leur nez mais... Une question que l'on pourrait se poser, certainement aux racines des mouvements masculinistes c'est : Honnêtement, parmi ces deux positions, laquelle est la meilleure ? Vers laquelle devrions-nous tendre ?

Femme, notre égale tu seras

Effectivement, et avant tout, je suis mécontent : nous voici avec une nouvelle preuve que malgré tout, et même inconsciemment, la femme est encore discriminée de nos jours. Mais que faire ? Les femmes appellent à l'égalité et revendiquent ainsi de ne plus être qualifiées de traînées quand elles admettent apprécier le sexe (là où, pour les hommes, ça ne semble pas poser autant de problèmes). C'est l'une des revendications majeures du mouvement féministe que j'ai induite plus haut, la liberté sexuelle des femmes.

Les femmes s'attaquent directement à la discrimination, sur ce point, en revendiquant leur droit à ne pas être considérées négativement lorsqu'elles entretiennent des relations libres, voir libertines.

Cependant, il ne faut pas oublier le second aspect en abordant le problème non pas du côté féministe, mais plutôt via l'aspect social. Peut-on dire que le libertinage est un problème social ? Honnêtement c'est un autre débat, et, si personnellement je ne le crois pas, le fait de considérer le débat sous cet angle peu apporter de nouvelles réponses, à savoir la question d'une pratique exagérée du sexe¹. Si ce n'est pas le cas, c'est que le problème dépendait effectivement plus de l'aspect genre que de l'aspect social. En vérité, ce sera le cas. On peut même aisément supposer que la réponse finale est certainement une part de ces deux aspects simultanément, et cela va permettre de construire une nouvelle idée, plus pertinente. Plus encore, multiplier encore les aspects peut induire des réponses de plus en plus intéressantes et exploitables, c'est la multiplication et la contradiction des sources.

Si l'on revient sur le terrain du féminisme strict, on peut observer que en général, ces pratiques peu glorieuses vont soit être prises en charge par des associations sociales, quand il est évident qu'elles ne peuvent être autorisées, ni aux femmes ni aux hommes (comme par exemple les violences conjugales, qui restent pourtant beaucoup moins traitées dans le cas où c'est l'homme qui est maltraité), soit par des associations féministes quand le problème en est plus proche. Nous ne sommes donc pas loin du modèle, mais il faut admettre que telle « justesse » ne se fait que pour des actes relativement tranchés, la multiplication des aspects devient plus délicate sur des sujets plus sous-jacents.

Les hommes sont des cons

Revenons un peu sur le masculinisme. En effet, si l'on en croit Fatal Bazooka, les hommes ne sont pas si géniaux. Et ce n'est pas un cas isolé, énormément d'émissions de télévision, de débats, d'objets culturels ou historiques, de productions (artistiques ou non), en tentant de mettre en avant les différences hommes-femmes, mettent plutôt en avant les défauts des hommes.

Le problème étant que cela implique une généralisation. Et ce, si l'on se réfère au point précédent, autant quand l'on se trouve dans le cas d'un problème social que d'un problème de genre (puisque'il n'est pas perçu comme tel). Car au final, c'est l'homme qui souffre de ces comparaisons. Les contre-exemples utilisés banalisent l'homme dans des situations « délicates », voir particulièrement désavantageuses. Ainsi, une idée assez pernicieuse a fait son apparition, de manière plus au moins prononcée, dans l'inconscient collectif : que les hommes sont des cons (pardonnez ma vulgarité). La généralisation est une conséquence même de cet effet de groupe (analogue à l'inconscient collectif, voire le conscient collectif, autres sujets courants en psychologie et en sociologie)².

Et ainsi naît le masculinisme. Non mesdames, nous ne sommes pas des cons. Non mesdames, nous non plus ne trouvons pas tous que le patron qui vous met la main aux fesses est un mec bien, nous sommes même peu à en rire. Oui, nous aimons raconter nos exploits sexuels, mais c'est plus par vantardise que par irrespect, c'est pour que les copains rigolent. Mesdames, nous vous aimons !

Ce que j'essaie de donner ici, c'est une vision du masculinisme à l'opposé, à la fois du féminisme, mais également du machisme (je sais que ce mot vous brûlait depuis le début). Puisque le système pendulaire est un mouvement très observé, en

¹ Pour plus d'information si ce sujet vous intéresse, je vous conseille l'ouvrage « *La sexualité des gens heureux* » de Pascal DE SLUTTER, professeur à l'UCL.

² Je vous renvoie à vos cours de psychologie ou aux livres de votre mère pour approfondir ces sujets.

philosophie cette fois, nous savons parfaitement que donner une idée du masculinisme à l'opposé du féminisme ne fera que donner une solution temporaire et certainement pas durable et contradictoire, je cherche ici à donner une vision qui, au contraire, unit homme et femme sous la même bannière d'être vivant respectable.

Et si l'évolution du féminisme était le masculinisme ? Et si, plutôt que d'employer ces deux termes, tous deux très mal choisis et séparatistes, nous n'utilisons pas le terme unique et unificateur d'« égalité des sexes » ? Égalité, vous savez, ce terme qui est au centre de nos voisins de la République Française ?

N'avons-nous point atteint un point de maturité qui nous permet, à tous, de ne pas refaire les mêmes erreurs que par le passé ? Les avancées scientifiques sur tous les plans (psychologie, philosophie, sciences exactes, humaines) atteignent chaque jour un point jamais atteint, et nous nous trouvons toujours à nous quereller par des broutilles. Oui nos différences sont importantes à être mise en valeur, mais n'oublions pas nos racines : nous sommes humains. Se mettre en valeur oui, au détriment des autres, non !

David Joiner

Littérature et Dictature

Toute oeuvre littéraire étant inévitablement et indéfectiblement liée à son auteur, définir le concept de « littérature » équivaut selon moi à définir celui d'écrivain.

Malheureusement pour la bienséance, un de ceux qui ont su le mieux circonscrire par des mots le rôle de l'écrivain est... Kim Il Sung.

« Nos écrivains et nos artistes sont les ingénieurs de l'esprit humain », disait-il. Sans le moins du monde chercher à me montrer complaisant envers l'autoproclamé « professeur de l'humanité toute entière », je dois reconnaître que ce terme d'ingénieur de l'esprit me plaît particulièrement, peut-être parce qu'il est suffisamment vague pour prétendre embrasser une notion aussi multi-forme.

« De l'esprit », l'oeuvre de tout auteur provient forcément (messieurs les surréalistes, pas la peine de me lapider à coups d'oranges bleues : vouloir automatiser l'acte d'écrire, c'est bel et bien en avoir l'intention préalable *dans l'esprit*).

Quant au mot « ingénieur », comme dit précédemment son polysémantisme permet de recouvrir les diverses formes de littérature existantes (ou qui ont existé, voire à même d'exister). Celui qui prétend faire de la poésie serait l'ingénieur-horloger, aimant à enfouir sous des vers d'or finement ciselé un mécanisme porteur de sens (silence les surréalistes!) ; l'autre qui se dit philosophe bâtit de grandes structures aux usages variés, grâce aux instruments de la raison. Enfin le romancier peut être bien des choses, entomologiste de la fourmière humaine pour un Flaubert ou bien ingénieur-cartographe dans le cas des Tolkien et autres Vance...

Alors merci « professeur Sung » pour cette brillante définition (et honte à vous pour tout le reste).

Darii Ferio